

Danielle Collobert

# Œuvres I

Meurtre  
Dire I – II  
Il donc  
Survie

*Édition préparée par Françoise Morvan*

*Préface de Jean-Pierre Faye*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris

# Meurtre

*à jacqueline monteil*  
*à uccio esposito*

C'est étrange cette rencontre de l'œil intérieur, derrière la serrure, qui voit, et qui trouve l'œil extérieur, pris en flagrant délit de vision, de curiosité, d'incertitude. Celui qui regarde au dehors, pour voir hors de lui, ce qui se passe dans le monde, peut-être, ou à l'intérieur de lui-même, mais d'une manière hésitante, tellement imprécise, que lui-même, cet œil, ne sait plus s'il regarde dans le vide, dans l'air, dans l'autre, ou dans un paysage lointain, qu'il a fait naître, comme un souvenir, un décor voulu, choisi, une force élémentaire, qui pourrait être la toile de fond de sa vie. Alors cet œil, assis sur cette chaise, qui regarde par la serrure, ou peut-être bien par la fente comprise entre les deux lattes de bois qui forment le dossier de cette même chaise, cet œil, je dis, ébloui par le soleil qui vient dans mon dos, sur mon dos, dans moi, par les épaules, chauffées comme un acier, a le pouvoir, ou mieux, la puissance de deviner les choses. Il sait regarder, sur le parquet ciré, toujours à travers le dossier de la chaise, accroupi, le rayon du soleil, qui tombe, glissant entre deux lattes de bois aussi, de couleur sombre, qui brillent soudain de mille petites facettes, ou

bien cet œil peut voir, à travers le dossier de la chaise, sortir les minuscules parasites du bois, si vieux, que la patine elle-même paraît innocente. La main distend la paupière, l'œil s'agrandit, il est plus visible, plus cohérent, mais la vision devient plus floue par l'effort. Alors ça ne sert à rien. Nous continuons à ne pas voir, dans le rayon du soleil, la tendresse, si douce, qui monte vers nous, dans les veines du bois ciré, si douce, qu'aucun bras n'a jamais pu donner cette sensation de douceur, à une tête appuyée contre l'épaule, doucement, tendrement, avec sécurité. Nous regardons les rayons du soleil, mais assis sur cette chaise, il serait possible de voir tant d'autres choses que soudain le vertige me prend, me précipite sur le plancher, vers le plafond, et je grimpe le long des murs obliques pour entrer dans les vaisseaux, longuement préparés, des nouveaux cosmonautes. C'est le soir, et il est impossible de discerner les machines. Tout cela a l'apparence d'un navire en rade, tranquille et sans importance, mais nous n'avons pas solidement confiance. Ces étrangers qui parlent pour nous, ont des départs rapides, fulgurants, dont nous n'avons pas encore l'habitude, et l'œil s'abîme à cette vitesse, et cherche des raisons de s'informer, et n'admet pas immédiatement les transformations, les métamorphoses gigantesques. Nous sommes tellement petits; et à quoi se raccrocher quand on ne reconnaît plus ni ses propres mains, ni son propre pas, ni même la petite dose de désespoir quotidien. Ce sont des magiciens douloureux, mais encore bien vivants. Il est probable qu'un jour, sur la fin de notre vie, nous penserons à leur faire confiance; ou du moins à les adopter. Ces rêves d'espace, inventés par l'œil pour accepter le séjour difficile et diminuer l'écart entre nous et les moyens, entre nous et

ce qui arrive, et ce qui emporte, comme un fétu de paille, au centre des luttes révolutionnaires, au centre des nouveaux combats imprévisibles, de l'irréalisable et continuel suicide par petits morceaux, cette brûlure à petit feu, tous ces rêves lointains, nous font passer des nuits tragiques.

Si l'œil regarde soudain derrière lui, s'il fait un retour sur lui-même, alors monte de chaque bord la substance aqueuse et maléfique qui l'embue, l'aveugle, et le terrifie, jusqu'à ce qu'il puisse de nouveau oublier tout ce qui s'est passé, pour lui, tout au fond, sans avoir cette grande peur envahissante à vaincre à chaque degré, à chaque nouvelle marche, escaladée comme les plus hautes montagnes, les sommets les plus escarpés.

Devant l'œil passent des scintillements, des palpitations, des éclaboussures, dans le rayon du soleil, en suspens, des poussières. Il est impossible d'établir des rapports relatifs entre nous, le petit monde, et tout cet espace contenu, sans dimension précise, à cette place, dans le soleil. On peut vouloir l'agrandir tant qu'un rêve même serait impuissant vis-à-vis de cette dimension, de cette forme. Il faut tout inventer de nouveau, jusqu'au plus petit atome, trouver aussi un nouvel imaginaire. La chaise se modifie, peut se modifier. Ce n'est plus une chaise, pas même une carlingue, mais pourtant quelque chose d'utile encore, une substance féconde. L'œil l'utilise, la forge, en m'opprimant, en se servant de ma lente décomposition. Je refuse parfois, et nous nous enfermons alors dans un mutisme, un silence qui crie : « Assez. Ne m'enlevez pas d'ici, laissez-nous l'épais sommeil, la tranquillité. Les nouvelles histoires ne sont pas pour nous. Nous sommes seulement capables de recommencer nos cycles continuels de petites tristesses, petites sensations

heureuses – recommencer infiniment un nouvel amour, puis le perdre, désespérer de lui, infiniment – rien de plus que l’habituel fleuve. »

Mais voilà que tout à coup, au sein du repos, une fleur nouvelle jaillie, s’ouvre, peu à peu énorme, au centre de l’œil, l’emplit, le renouvelle. Une fleur, ou un grillage, un crapaud-buffle, un satellite, tant d’autres choses dont on ne peut faire l’énumération, nous l’avons déjà dit. Mais cela n’est pas si simple, par exemple lorsque s’épanouit le froid d’un couteau, un pouvoir quelconque de destruction, si petit soit-il, si détourné qu’il puisse être de son usage rituel. Des doutes alors surviennent, plus effrayants qu’un visage marqué par l’horreur, plus dangereux que tous les poisons. Les différentes possibilités s’enchaînent, se multiplient comme une hydre. Nous perdons pied dans l’espace, vide parfois, et sans limite. Nous voudrions bien échapper à ces éclosions, ces plongées, mais l’œil, à travers la chaise, s’éloigne, à une telle distance, que son mouvement devient irréversible. Le pas, franchi malgré nous, devient aussi le point de départ de toute une chute, où la tête roule sur elle-même, tressaille à tous les chocs subis, se fracture sans cesse, révèle tant de souffrances qu’il faut alors essayer de limiter le plus possible la trace laissée par le passage, se camoufler, s’arrondir pour diminuer la puissance. Et nous nous retrouvons loin de chez nous, dans un pays étranger ; nous y vivons aussi mal que les derniers des humains qui habitent là, dans une région désertique peut-être, ou dans la plus grande misère. Il faut s’habituer, ou bien continuer à vivre de la même manière, sans savoir, ou sans se rappeler qu’il existe encore ailleurs des événements, des invasions. Nous regardons maintenant de loin, comme un montagnard

assis sur une plate-forme, le menton appuyé sur ses mains reposant à plat sur son bâton, qui regarde en bas, la plaine, les lumières lointaines, le tracé des fleuves, le morcellement des terres, les noyaux tentaculaires des villes, ou bien c'est un pêcheur quelque part, en vue des côtes, à peine dessinées dans le soir. Tant de distance.

Comment sommes-nous arrivés là, après cette étrange vie que nous avons menée, sans étonnement, même dans les situations les plus insolites, les plus imprévisibles. Nous avons accepté tout, comme une chose nécessaire. Nous étions toujours tellement disponibles, prêts à saisir tous les prétextes, toutes les aventures. Nous n'avons pas laissé passer une seule chance de changement. Alors cette fatigue soudaine, c'est peut-être aussi une chose normale, qui devait venir lentement, un jour ou l'autre, parce qu'il faut bien s'arrêter de marcher, à un moment quelconque. Je ne suis pas vaincu. Le marbre blanc de la table, le coussin de la chaise, ont peur d'échanger leur couleur, et une vieille dame obèse va mourir dans le couloir derrière moi, dans un écroulement de soie noire et satinée, quelques mèches de cheveux grisâtres lui tombant soudain sur les yeux, dans sa chute, moi qui l'ai connue toujours si bien peignée, les cheveux lisses tirés en arrière, dans son chignon en torsade. La difficulté que j'ai de me rappeler les histoires, arrivées à moi-même, m'empêche d'y croire, de retrouver leur présence. Je suis né d'aujourd'hui, si l'on peut dire, mais les miroirs accusent déjà une bien grande vieillesse, en même temps que les hommes souffrent déjà moins physiquement après une longue course. Comment nous retrouver, au milieu de quel chemin.

J'appuie ma tête contre la chaise et j'attends. Je regarde à travers la fente du dossier, et rien ne bouge plus. Leur piège.

Les gestes refaits, qu'il nous est permis de refaire. Ma main s'agrippe au dossier. Le prendre, le serrer à deux mains. Mais aussi, enlever le cheveu, le long de mon nez, tombé. Impossibilité. Si je lâche le dossier d'une main, je retombe. J'essaie par un mouvement, avec les épaules, avec la tête. Mais la tête non plus, il ne faut pas. À cause des taches sur le parquet, que je dois tenir dans mes yeux. Contrainte, obligation. Alors tout se transforme, la chaise, la rue, la ville, le soleil. Mais l'autre est toujours là, derrière la serrure, depuis le début. Il me voit fermer les yeux. Je suis à lui, je suis vu, découvert, la bouche entrouverte dans mon sommeil, et nous ne sommes pas très tranquilles, car apparaît peu à peu, dans le mur, l'homme que depuis quelques jours, j'ai décidé de tuer. Et je voudrais le faire par surprise, aussi j'espère qu'il ne sera pas prévenu, c'est pourquoi je m'interroge sur sa présence, ici, chez moi. Nous le tuerons de mille manières. Je m'y connais dans le meurtre. J'en invente chaque jour quelques-uns. Je fais mourir différentes personnes, des vieux pour la plupart, je ne sais pas pourquoi exactement. Je ne peux pas me passer de ce jeu-là. Je pense l'exécution de mon plan, de leur mort, dans les moindres détails, mais leur mort n'est pas toujours une chose suffisante. J'ai peur de ne pas les détruire complètement. C'est leur corps qui me gêne le plus, non pas la manière de les faire disparaître, de les amener à leur fin, au moment où, définitivement, on ne peut plus parler d'eux. Celui-ci, je l'ai choisi depuis longtemps. Je le connais bien, c'est pour ainsi dire, presque un autre moi-même, en plus doux, plus compréhensif. Nous avons éprouvé ensemble beaucoup de haine que nous n'oublions pas. Sa main s'avance et prend mon cou, et caresse doucement. Une grande bonté pour moi. Il articule à peine, mais je comprends

qu'il veut me calmer, me rassurer. Il dit qu'il ne sait rien, que je peux faire tout ce que je veux, qu'il se laissera faire, sans rien dire. Mais je sens qu'il veut quelque chose. Je n'entends pas très bien. Est-ce qu'il a peur que je le fasse souffrir, ou bien peut-être qu'il n'a pas confiance. Il pense que je n'irai pas jusqu'au bout, que je m'arrêterai dans ma tâche, continuant ainsi éternellement à le poursuivre, sans jamais l'achever tout à fait. Il pourrait me trahir en ce moment, pendant mon sommeil, prendre la gorge, serrer. Mais il ne sait pas ; et à lui, jamais ne viendrait l'idée de me faire du mal. Il reste là devant moi. Peu à peu autour de moi, il acquiert en tournant une vitesse prodigieuse, si grande que moi-même, au centre, je n'arrive pas à l'imaginer. Les millions de kilomètres parcourus ainsi, tout au long de ma vie – si l'on pouvait compter – et lui en un instant – le même instant qui rend ma vie tout à coup si dérisoire, avec ses efforts minuscules de chaque jour – se trouve possesseur d'une expérience millénaire, une somme, tous les pouvoirs du monde réunis dans ses mains, qui choisissent pourtant en ce moment, le simple geste de cette caresse sur mon cou, lui si redoutable déjà.

Je suis descendu de la chaise, et maintenant je rampe. Le soleil disparaît, et dans la poussière en suspens s'amenuisent petit à petit les dimensions, jusqu'au ras du sol, où finalement ne reste plus qu'une ombre légère, insignifiante. Et la nouvelle mort promise, dans le vieux monde, la chambre, le soleil, cette chaleur, qui n'est plus compacte, homogène. La décomposition, peu à peu, à l'intérieur, récente, soudaine ; pas encore l'odeur, que je pressens, froide et forte, dans laquelle je vais finir.